Manies d'Ecrivains.

Quelqu'un que je connais intimement n'écrirait pas, pour un empire, autrement qu'avec une plume d'oie, assure l'auteur de ces lignes, parce qu'il a reconnu que la plume de fer donne de la raideur au style et de la maigreur aux contours des images. Il lui faut de l'encre de la Petite-Vertu, parce que celle-là seule est vraiment noire. Il lui faut du papier in quarto glacé, pour que la plume ne s'accroche pas; ferme, pour que les feuillets ne fléchissent pas quand on les manie. Il ne tolère rien sur sa table que l'encrier, qui doit être toujours sans la moindre tache d'encre, et une boîte à couvercle, sans clef ni bouton, où sont réunis canifs, crayon, grattoir, gomme élastique et couteau à papier. Demandez-lui pourquoi tout cela et, à propos de chaque objet, il vous en démontrera les propriétés uniques et indispensables, et vous fera convenir que, sans ces instruments, sa tête n'aurait jamais pu produire une ligne de prose, même une mauvaise.

Un de nos romanciers, qui occupe en même temps une très haute position dans la magistrature, ne peut écrire que sur de petits carrés longs d'un papier glacé verdâtre. Il recopie chaque feuillet jusqu'à ce qu'il n'y ait pas une rature.

Dans un autre genre, nous pouvons citer une femme de lettres qui, sur du papier écolier grand comme deux cartes de visite, écrit tout d'un trait, sans souffler, une cinquantaine de lignes qui se touchent, avec des caractères très longs, des lettres pressées comme des pruneaux. Quand la page est pleine, elle prend une autre feuille, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'elle en ait écrit quatre cents, cinq cents, mille! Alors elle les rassemble, les enveloppe, et va les porter à l'impression, le tout sans avoir relu, non pas une page, non pas une phrase, mais même un seul mot de son manuscrit! Et ce n'est pas plus mauvais que beaucoup de romans célèbres; quelques-uns ont même été très appréciés. Si nous pouvions répéter ici le verbe dont se servait le pauvre Gonzalès pour qualifier le procédé de production des femmes auteurs, on serait moins surpris de la fluidité de leur style, et on rirait bien; mais ce verbe, tout français qu'il soit, est trop peu usité.

A l'extrême opposition de cet intarissable débordement, on peut mettre Mérimée, qui a recopié dix-sept fois le manuscrit de *Colomba*, et de qui l'on peut dire, comme de notre femme auteur, que ce n'était pas plus mauvais pour cela.

J.-J. Rousseau suit de bien près Mérimée sous ce rapport: on n'a qu'à voir, dans les *Confessions*, comment il ne cessait de lire et de relire le manuscrit de la *Nouvelle Héloïse*; comment, quand ce fut fini, il le noua avec de jolies petites faveurs; bleues ou roses, c'est ce que nous ne saurions préciser.

Celui-là avait d'ailleurs un procédé très personnel, rare chez les écrivains d'imagination: il écrivait de mémoire. Comme son style est une véritable musique analogue aux symphonies de Mozart et surtout de Beethoven, il composait de tête ses périodes et se les chantait souvent pendant plusieurs jours, jusqu'à ce que la mélodie lui parût satisfaisante; et quand il les savait bien par cœur, il les mettait par écrit. Il pratiquait d'ailleurs une méthode qui est la meilleure de toutes et dont on obtient de merveilleux effets: il travaillait dans l'espace, dans la lumière, en pleine nature, tantôt rêvant assis ou couché au pied d'un arbre, tantôt escaladant les rochers, palpitant de vertige au bord d'un abîme, ou perché comme un aigle au sommet d'un pic.

Lequel vaut mieux de ces procédés? Celui qui réussit à sortir, car comment les comparer puisqu'ils sont tout opposés?

Voilà Alexandre Dumas père, qui a fait cent chefs-d'œuvre, on peut le dire, et qui, une fois assis à sa table de travail, écrivait dix-sept et dix-huit heures de suite sans s'arrêter, sans relire une ligne, et sans que la verve de sa prodigieuse imagination se ralentît un seul instant. Mais tout à coup, au milieu de sa course échevelée, la plume s'arrêtait net. Le maître levait les yeux de côté pour chercher un souvenir.... Mort et damnation! le personnage dont il racontait l'aventure était mort depuis trois chapitres, ou bien ne pouvait arriver de l'Afrique ou de l'Inde qu'au chapitre suivant. Et alors c'étaient des angoisses, des sueurs froides, des rages, jusqu'à ce qu'il eût retrouvé le fil des événements, redressé les anachronismes du récit.

Chez Alexandre Dumas fils, le décor change. C'est longuement, profondément, qu'il médite et organise la puissante machine dont il va calculer les rouages et animer les ressorts. Pas à pas, mot à mot, le drame se construit dans sa tête, chaque idée est formulée à part et déposée à son rang, pour être reprise, pétrie, remaniée de nouveau, et c'est seulement quand toutes les pièces de l'œuvre sont prêtes que l'auteur entreprend de les assembler.

Mais tous les auteurs n'ont pas le jet inépuisable de Dumas père ou le burin patient de Dumas fils.

Ponson du Terrail, par exemple à force de verser des torrents d'encre, finissait par s'y noyer la mémoire, et il faisait défiler dans ses romans tant de personnages également extraordinaires, qu'il les oubliait dès qu'il les avait perdus de vue et ne les reconnaissait plus quand il les retrouvait. Et alors, pour ne pas lâcher le fil de l'histoire, il avait sur sa table, rangées en cercle, des poupées costumées représentant chacune un des personnages, et, aussitôt le rôle d'une poupée fini par mort ou disparition quelconque, Ponson du Terrail la prenait par le cou et la précipitait dans son tiroir; et le romancier pouvait continuer à tirer les ficelles des marionnettes survivantes sans craindre de voir le mort ressusciter et tout mettre sens dessus dessous.

D'autres, et ceux-là sont les plus redoutables pour les éditeurs et pour eux-mêmes, ne sont pas capables d'écrire à la plume: leur manuscrits fini, ils n'ont pas la moindre idée de ce qu'ils ont barbouillé sur le papier, et c'est seulement quand l'épreuve imprimée leur arrive qu'ils se rendent compte de ce qu'ils ont fait. Ils tombent des nues, ils ne conçoivent pas qu'ils aient pu dire ceci, oublier cela, placer telle idée ici ou là; et alors commence une série telle de corrections, d'additions, de suppressions, de transpositions, que tout est à recommencer. On recommence un second placard: même bouleversement. Après deux ou trois autres épreuves, ils jurent leurs grands dieux que tout est au point: on se décide à mettre en pages. Et le même jeu recommence, avec cette aggravation qu'à chaque fois il faut défaire la forme et remanier les seize pages d'une feuille, ce qui coûte des sommes folles d'heures de correction.

C'est à ce jeu-là que Balzac, au lieu de s'enrichir par la prodigieuse production de son génie, a vécu dans la misère, les corrections absorbant d'avance le bénéfice qu'il espérait de ses chefs-d'œuvre: plus il écrivait, plus il s'enfonçait dans la ruine.

C'est de même que Cousin arrivait, dit-on, à faire dépenser à ses éditeurs 50,000 francs pour un ouvrage de philosophie.

Il y a encore une autre mis ère d'écrivain: c'est l'écriture. Emile Deschamps,—cela tenait hélas! à la cécité qui le menaçait et dont il devait mourir fou d'horreur,—avait une écriture si prodigieusement indéchiffrable qu'il ne pouvait se lire lui-même. On a raconté que, plus d'une fois, un ami ayant reçu de lui un billet illisible et l'ayant renvoyé à Emile Deschamps avec un point d'interrogation suivi de plusieurs points d'exclamation, celui-ci ne pouvant lui-même déchiffrer sa propre écriture, prenait sa canne et son chapeau et venait dire à son ami ce qu'il avait tenté de lui écrire.

Il y a une manière d'écrire qui réussit assez bien à certains auteurs dont les idées ont besoin d'être activées par un mouvement général du corps: c'est de ne pas écrire. On parle, on gesticule, on *marche* son roman, ce n'est plus l'auteur penché sur sa table et accroché à sa plume, c'est l'auteur en scène et improvisant, tandis qu'un scribe, réduit au rôle de phonographe vivant écrit sous sa dictée. C'est ainsi que travaille Arsène Houssaye. Ce procédé permet de produire beaucoup en peu de temps; mais pour qui n'en saurait pas faire un usage constant, il semble de nature à entraîner beaucoup de longueurs et d'incorrections qu'il faudra modifier en se relisant. Et puis l'effet du discours écrit n'étant pas le même que celui du discours parlé, il est difficile qu'il n'y ait pas de grands mécomptes sur ce que les lecteurs jugeront du livre.

PENSÉES MORALES.

Les cigares des maris, ce sont les vacances des femmes.

* * *

Ce qui est une faute chez une fille pauvre est à peine une inconséquence chez une femme riche. Le monde vend des mots différents pour désigner la même chose. Le tout est de pouvoir y mettre le prix.

* * *

Tout le monde!.... je le connais celui que l'on appelle Tout le monde! .... Tout le monde a horreur des gens qui s'aiment, des femmes chastes et des hommes jaloux, parce que Tout le monde profite des femmes coquettes, des maris indifférents et des épaules qui ne finissent pas. Tout le monde est un malin qui fait des théories à son bénéfice.... Ainsi c'est Tout le monde qui dit: "Il faut aimer sa femme d'une certaire façon. L'épouse qui sera mère de famille a plus besoin de respect que d'amour. Laissez les transports, les jalousies, les manifestations violentes aux amours passagères." Ce qui veut dire: "Supprimez la passion dans le mariage pour que le mariage soit ennuyeux, et quand votre femme s'en nuiera, moi, Tout le monde, je la consolerai."

* * *

Entrez dans n'importe quelle gare de chemin de fer et voyez avec quelle patience la foule qui est là attend ses billets avant le départ, et ses bagages au retour, et vous reconnaîtrez que ce peuple independant est le peuple le plus obéissant du monde, et qu'avec un sergent de ville on lui fait faire tout ce qu'on veut, et avec deux tout ce qu'il ne veut pas.

* * *

On est quelquefois plus près de ceux que l'on quitte que de ceux que l'on rejoint.

* * *

Bien à plaindre, en définitive, celui qui ne sait pas à quoi s'en tenir sur les foules, et qu'il y a juste assez de place pour son mépris ou sa pitié entre leur servilité et leur ingratitude.

* * *

Les lettres de femmes sont faites pour être perdues par celui à qui elles sont adressées, rendues à celles qui les ont écrites, interceptées dans le trajet par celui qui ne doit pas les connaître, volées par les domestiques, montrées à tout le monde. En amour, écrire est dangereux, sans compter que c'est inquiète.

* * *

Pour les gens qui ne peuvent pas le rendre, un cadeau n'a de prix que s'il n'a pas de valeur.

Connaissez vous une plus grande maison de tapis dans le Sud que celle de Léopold Levy—727 rue du Canal

Bien sûr que non, parce qu'il n'y en a pas.

Venez voir nos bargains réels à cause de déménagement.

Pourquoi payer davantage si vous pouvez acheter de la jolie tapisserie à 5 cents le rouleau et avoir le meilleur des artistes pour le poser pourquoi payer d'avantage.

Le Ministre des Etats-Unis à Madrid.

Un de nos correspondants de Paris, nous parlant de la récente interview de notre ambassadeur, M. Eustis, avec un représentant du *Figaro*, nous rappelle un incident qui fit grand bruit, il y a plus de quarante ans, et auquel furent mêlés trois de nos ministres.

Peut être publierons-nous un jour l'article paru dans l'*Abeille* à ce sujet et qui, assurément, intéressera bon nombre de nos lecteurs.

Faisant brièvement allusion à l'incident, nous trouvons dans un des numéros de l'*Abeille*, août 1854, quelques lignes que nous reproduisons:

L'hôtel de la légation américaine a eu un petit bout de rôle dans les incidents de l'insurrection. M. Soulé occupe le premier et le second étages d'un magnifique hôtel appartenant au marquis de Bedmar et dont le rez-de-chaussée a été réservé, par ce marquis, pour son usage personnel. Il y possédait une très belle collection d'armes antiques et modernes. Le marquis de Bedmar a acquis une certaine notoriété par ses opinions conservatrices et par la faveur marquée dont il jouit auprès de la reine Isabelle. La médisance s'en est mêlée et a bâti là-dessus une foule d'histoires, y compris un projet de fuite en partie double, déjoué par Narvaez, alors premier ministre, et un évanouissement dont un corset royal aurait perpétué le souvenir indiscret, parmi les trophées guerriers de l'hôtel Bedmar. D'autres conquêtes se sont ajoutées depuis à cet auguste trophée, entr'autres celle de la danseuse italienne Cerrito. Mais s'il a su se faire aimer des royautés de la politique et de la danse, le marquis n'a pas été aussi heureux avec le peuple de Madrid, qui a été assiéger son hôtel en même temps que ceux de MM. Salamanca et Quinto. En entendant les cris qui se poussaient et les coups qui se frappaient à sa porte, M. Soulé crut que le peuple venait demander qu'on lui livrât le journaliste Mora, qui était avec M. Lartarius, le rédacteur principal de l'"Heraldo, et qui était venu demander asile au ministre américain, dont il avait été un des plus violents adversaires. Cet asile lui avait été accordé par Mme Soulé, noble femme qui avait été heureuse de trouver l'occasion de venger par un bienfait ses injures et celles de son mari. Celui-ci avait donc fait fermer et défendre ses portes. Mais un délégué des insurgés lui expliqua, le chapeau à la main, qu'ils ne songeaient point à violer son domicile qui leur était sacré par son caractère public et privé: ils voulaient seulement s'emparer des armes du marquis de Bedmar, et, pour bien établir la différence de leurs sentiments à l'égard du locataire de l'hôtel et de son propriétaire, ils avaient respecté l'aigle, insigne de la légation américaine, placé sur la porte au-dessous de la couronne du marquis, laquelle avait été lacérée. Ainsi édifié sur le but de ses visiteurs, M. Soulé leur fit ouvrir la porte, en leur disant que la tyrannie trouvant toujours des armes pour opprimer le peuple, il était juste que le peuple se servît, à son tour, pour sa défense, des armes qu'il trouvait chez ses oppresseurs." Ces paroles furent applaudies à outrance, et les collections du marquis de Bedmar furent enlevées en un clin d'œil par le peuple qui respecta religieusement les étages supérieurs.

Du reste, il n'a pas dépendu de M. Soulé que la reine Isabelle ne fût éclairée à temps sur la portée vraie du mouvement dont O'Donnell avait levé le drapeau. Après la rentée de la cour à Madrid, le premier combat du Vicalvaro, représenté par les journaux ministériels comme une victoire, le ministre de Prusse convoqua le corps diplomatique et proposa d'aller complimenter la reine. "Si c'est pour son retour, j'y consens, dit M. Soulé dans cette réunion; si c'est pour la résistance aux vœux du peuple, je ne m'associerai point à vos compliments." Arrivé au palais, le ministre de Prusse fit un speech emphatique pour la "consolidation des trônes" et contre les assassins. M. Soulé dit, au contraire, à la reine et au roi "qu'il ne fallait pas seulement frapper, mais rechercher si les mouvements populaires n'avaient pas des causes légitimes qu'on ne voulait ni voir ni comprendre."

Le 25 Juillet, après le triomphe de l'insurrection, le corps diplomatique, fit à la reine une seconde visite, mais de condoléance, cette fois. M. Soulé pensa que ses collègues s'exprimeraient modestement, mais voyant qu'ils faisaient encore de grandes phrases, au moins inopportunes, contre l'esprit révolutionnaire, il crut devoir, à son tour, rappeler à la reine les paroles qu'il leur avait dites, et il ajouta que loin de maudire les événements accomplis, elle pouvait y trouver l'occasion d'inaugurer une ère nouvelle de grandeur pour elle-même et de prospérité pour son peuple. La reine Isabelle semble avoir reconnu, aujourd'hui, lequel du ministre de Prusse ou du ministre des Etats-Unis a été le plus clairvoyant et le meilleur conseiller.

Loin de profiter de la leçon de prévoyance qu'il leur avait donnée, les adversaires de M. Soulé y ont vu une occasion de redoubler leurs attaques contre lui. Ils l'ont accusé d'avoir dépassé la limite des convenances internationales, parce que seul, il a eu le courage de dire la vérité à une malheureuse femme trompée par la flatterie. Ils l'ont accusé d'avoir été un des principaux promoteurs d'une insurrection, dont il faut bien reconnaître aujourd'hui le caractère national, et ils l'accusent, en outre, de faire appel à tous les démagogues européens. C'est ce que semble confirmer, suivant eux, le *Morning Advertiser*, de Londres, en annonçant que M. Soulé fils est venu remplir une mission spéciale auprès de M. Buchanan, au sujet de Cuba et de la révolution espagnole.

Le fait de cette mission est vrai, et on peut ajouter que, de Londres, M. Soulé fils est venu à Paris voir aussi M. Mason. Mais ce que l'on croit savoir, de bonne source, c'est que ce voyage n'a eu d'autre but que de consulter les deux collègues éminents de M. Soulé sur la manière dont ils envisageaient l'intention prêtée au cabinet de Washington d'envoyer à Madrid des commissaires spéciaux pour traiter l'affaire du *Black Warrior*. On croit encore savoir que ce projet a été désapprouvé sans hésitation par MM. Buchanan et Mason, qui ont fait cette observation fort juste, que, si cette affaire avait besoin de négociateurs multiples, il eut été plus simple de les réunir à M. Soulé que d'envoyer de nouveaux personnages, non initiés aux affaires européennes. Tous deux ont conseillé, néanmoins à M. Soulé, d'attendre les événements et la résolution du Cabinet de Washington, avant de prendre une décision. Vous voyez qu'il y a loin de là à une mission secrète auprès de ces comités révolutionnaires.

Ménagères, attention.—Demain, lorsque vous serez rue du Canal, arrêtez vous et voyez ce que nous pouvons faire pour vous. Nous faisons de très intéressantes boses dans toutes les saisons de l'année, mais nous sortirons de l'ordinaire pendant nos jours de déménagement. Voulez vous en profiter arrêtez vous chez Léopold Levy, 727 rue du Canal.

Un mot d'enfant -

—Maman, donne-moi un autre bonbon, j'ai perdu le mien.

—Où cela?

—Dans mon estomac.

Les papiers de l'amiral Courbet.

Dix ans se sont écoulés depuis le jour où parvenait en France la douloureuse nouvelle de la mort de l'amiral Courbet, décédé sur le *Bayard*, à Makung, à neuf heures quarante-huit du soir, le 11 juin 1885.

Cette mort si touchante, si simple en même temps de l'amiral Courbet, à l'heure où ses victoires nous donnaient la paix dont il ne devait pas jouir, avec ce glorieux privilège de causer en France les mêmes regrets, car à cette époque Courbet était peut-être de tous les chefs militaires français celui qui, depuis longtemps, avait montré au plus haut degré les qualités de froide énergie, d'audace scientifique dont sa patrie aura un jour si grand besoin.

Puis il y eut le Courbet.... après les lettres, car on a connu à cette époque quelques extraits de ses lettres intimes; on a vu dans quelle médiocre estime il tenait certains ministres et l'ensemble des députés d'alors. Cela a suffi aux républicains sectaires pour oublier tous les hauts faits de l'amiral.

Dix ans se sont passés depuis cette époque. Les amis de Courbet, celui-là même que l'illustre marin considérait à juste titre comme le meilleur ami, ont pensé qu'en présence des victoires des Japonais sur les Chinois il était bon de montrer combien Courbet et les amiraux de son temps avaient raison dans leurs appréciations; ils ont pensé qu'il était bon de reprendre la tradition des historiens philosophes et artistes et de dresser de vrais hommes de chair, de sang et de nerfs en se servant des papiers jaunis qu'ils ont laissés.

Telle est la raison pour laquelle on a confié ces papiers à un ami qu'il les publie.

Par les lettres de l'amiral Courbet, on verra le marin qui vécut sur le plancher d'un vaisseau comme sur une parcelle de France. On jugera aussi l'homme et ses victoires par les lettres qui lui ont été adressées. Elles forment un véritable livre d'or, car ce ne sont pas les premiers venus qui écrivaient à Courbet; ils se nomment Giquel des Touches, Garnault, Marcq de Saint-Hilaire, Dupetit-Thouars, Duperré, Duburquois, de Dompierre d'Hornoy, Aube, Amet, Bouquet de La Grye, Bourgois, Charmois, Cloué, Bergasse, Lespès, Ledieu, Lafont, Marquessac, Peyron, Roussin, Riboult, Rieunier, Thierry, Vallon, Fournier, Paul Bert, Négrier, Berge, Harmand, Patenôtre, et combien d'autres, si nombreux qu'il faudrait une colonne entière pour les nommer. Si parmi tous ceux que j'ai plus haut cités il en est qui protestent contre la publication de lettres qui leur font honneur, on n'a pas besoin de leur affirmer qu'il leur suffira d'exprimer un désir pour que ce désir soit satisfait.

Le 23 avril 1883 Courbet arborait son pavillon sur le *Bayard*.

Au mois de mai, après la mort du commandant Rivière, il fut appelé au commandement de la division navale du Tonkin. Le 4 juin il était à Alger, le 17, à Suez.

Le 20 juillet il trouvait son escadre réunie dans la baie d'Halong. La guerre commença. Le 23 août il bombardait Thuan-an, et le 25 M. Harmand signait une convention avec la cour de Hué. C'est à dater de ce moment que nous prendrons les lettres de Courbet et aussi, sauf deux ou trois exceptions antérieures comme date, celles qui lui furent adressées.

Nous les donnerons sans commentaire et nous nous bornerons à rappeler, par quelques mots, les faits auxquels elles font allusion.

Le 6 septembre, Courbet est à Hué, à bord du *Bayard*; il écrit une lettre dont voici l'extrait principal:

Celui qui a réveillé chez le gouvernement chinois ses prétentions de suzeraineté sur le Tonkin a commis une bien lourde faute, je dirais un acte des plus coupables si j'étais certain qu'il agit en pleine connaissance de cause et sans arrière-pensée. Sur ce point l'avenir nous éclairera. Mais, en attendant, la France porte le fardeau des sottises commises en son nom, et il faudra peut-être longtemps encore pour que la réparation soit complète.

Un mois se passe. Pendant que la division navale s'acquittait avec succès de la tâche qui lui était confiée, le corps expéditionnaire, commandé par le général Bouet, était beaucoup moins heureux.

Courbet écrivait le 17 octobre 1883:

.....

.....

Il a fallu en effet la prise de Soutay, la marche sur Bac-Ninh, le bombardement de Fou-Tcheou, les combats de la rivière Min qui ont émerveillé les marins de tous pays, le blocus de Kelung, le combat de Keipao, la prise des Pescadores, et toutes ces luttes continuelles qui même aujourd'hui ne sont pas encore terminées.

Par les lettres de M. Harmand, on voit d'ailleurs que ces luttes n'ont pas lieu seulement entre les Français et les pirates, mais entre les Français, militaires et civils.

Pour terminer, nous allons revenir un peu en arrière, à l'époque où Courbet était gouverneur de la Nouvelle-Calédonie. Voici un court extrait de deux lettres de l'amiral Cloué, alors ministre de la marine. Elles rappelleront avantageusement aux partisans de l'abolition de la peine de mort le souvenir de M. Grévy:

MINISTÈRE DE LA MARINE
ET DES COLONIES

CABINET DU MINISTRE

Paris, 10 décembre 1880.

Mon cher amiral,

Croiriez-vous que nous avons mille peines à obtenir du Président de la République la ratification de la peine de mort prononcée contre le forçat italien Mortonoti, qui a assassiné une fille à Nouméa? J'en suis à me demander si nous obtiendrons cela avant le courier. Il serait cependant bien nécessaire, pour une pareille chose, de ne pas tarder plus longtemps et de faire un exemple qui prouve que la peine de mort n'est pas abolie. Cela nous prouve, mon cher ami, que si quelqu'un bouge, si vous êtes attaqué, il faut taper dur, et tuer tout ce qui se révolte! Vous serez dans le cas de légitime défense, et vous pouvez être sûr que je vous soutiendrez ferme. Le Conseil des ministres comprend dans quelle situation difficile vous êtes. Il n'y a que le Président Grévy qui ne semble pas s'en rendre compte aussi bien.

.....

G. CLOUÉ.

Paris, 29 août 1881.

Mon cher amiral,

Je connais et apprécie toutes les difficultés de votre situation. Je devine tous les tracas que doivent vous donner les gredins en faveur de qui on a supprimé les châtiments corporels et que M. Grévy a tant de peine à condamner à mort. Quand j'insiste à une condamnation, il se fâche, lui si calme d'ordinaire. Il lui semble, quand il signe une condamnation, que c'est lui qui est le bourreau.

J'ai beau lui dire que cette extrême indulgence envers des assassins coûtera la vie à plusieurs personnes, rien n'y fait....

.....

Tenez bon là-bas, j'ai besoin de vous. Cependant, si réellement votre santé venait à être compromise, il faudrait me télégraphier.

Je vous assure de mes sentiments très affectueux et dévoués.

G. CLOUÉ.

Rideaux de Dentelle de $2.50 pour $1.00.—Rideaux valant $2.50 en plein—pour $1.00. Vous pouvez les voir si vous vous arrêtes chez Léopold Levy, No 727 rue du Canal. Demandez à voir ces rideaux et vous en achèteres.

BULLETIN MARITIME.

SAMEDI, 3 AOUT 1895.

EXPÉDIÉS EN DOUANE.

Steamship mex Vera Cruz, Menchess, Vera Cruz sur lest.

ARRIVÉS.

BATEAUX A VAPEUR.

Alvin, George, Abbeville
Towboat Henry Loury, Davies, St-Louis, avec 3 barges.

Arrivages de produits:

ABBEVILLE—par steamer Alvin—194 barils encre

ST-LOUIS—par steamer Henry Loury et barges—Fret assorti.

Reçu par les chemins de fer:

N. O. FORT JACKSON & GRAND ISLE—Fret assorti.

NEW ORLEANS AND SOUTHERN RR. Fret assorti.

SOUTHERN PACIFIC COMPANY—Fret assorti.

TEXAS AND PACIFIC RAILWAY—6 balles coton

ILLINOIS CENTRAL RAILROAD & YAZOO & MISSISSIPPI VALLEY RR—Fret assorti.

NEW ORLEANS & NORTHEASTERN RR. Fret assorti.

LOUISVILLE AND NASHVILLE RR.—Fret assorti.

Liste des navires partis pour la Nouvelle-Orléans.

NEW-YORK.

Steamship Hudson, Kemble.....parti 27 juillet
Steamship El Rio, Quick.....parti 31 juil

LIVERPOOL.

Steamship Capella, Lang.....parti 27 juillet
Steamship Legislator Tenant.....parti 20 juil
Steamship Nicaraguan, Pickthall..parti 16 juin
Steamship Yucatan, Jenks.....parti 19 juin
Steamship Orion, Wood.....parti 6 juillet
Steamship Traveller, Jackson...parti 10 juillet
Steamship Costa Rican, Kelley..parti 17 juillet
Steamship Jamaican, Daniel.....parti 20 juil

HAMBOURG.

Steamship Lonsgo, —.....parti 19 juillet

RIO DE JANEIRO

Brick Brazil, Santos.....parti 8 juin

ANVERS

Steamship Highland Prince, —...parti 25 juin

CANCER GUÉRI

Et la Vie Sauvée

Par un usage persistant de la

Salsepareille d'Ayer.

"J'ai été affligée pendant des années d'une plaie au genou que plusieurs médecins qui m'ont traitée, appelaient un cancer, tout en m'assurant qu'on ne pouvait rien faire pour me sauver la vie. En dernier ressort, on me conseilla de faire usage de la Salsepareille d'Ayer et

après en avoir pris quelques bouteilles, la plaie commença à disparaître et ma santé générale s'améliora. Je persistai à suivre ce traitement jusqu'à ce que la plaie eût disparu entièrement. Depuis lors, je fais usage de temps en temps de la Salsepareille d'Ayer, comme tonique et dépuratif du sang et, de fait, il me semble que je ne pourrais pas m'en passer dans la maison."—Mrs. S. A. FIELDS, Bloomfield, Ia.

La Salsepareille d'AYER

La Seule admise à l'Exposition de Chicago.

ment sous le nez.

—Vous êtes absurde, mon pauvre ami. Ah! éternel gamin, qui ne songez plus qu'aux jupons....

—Aux frimousses, mon cher, c'est-à-dire à ce qu'il y a encore de mieux chez ces charmantes petites demoiselles.

Le prince avait passé son bras dans celui du marquis, lui faisant traverser le boulevard Haussmann et essayait de le planter face au Printemps.

Mais M. d'Auseraie dit fermement:

—Remontons vers la Chapelle expiatoire.

—Vous renoncez à la poursuite?

—Taisez-vous donc! Vous savez bien que j'ai renoncé depuis longtemps à toutes les folies.

—Oui, oui, on croit qu'on y renonce; et un beau matin, on est repiné. Moi, je vous avoue que ça me désolait de vous voir si sagement, si obstinément rangé. Et j'ai été ravi quand vous avez renvoyé votre voiture, rue du Bac, pour vous mettre à *sa* poursuite.

—Décidément, vous y tenez?

—A moins que je n'aie eu la berlue, d'Auseraie, il y a une heure que vous filez, je ne dirai pas la plus jolie fille, je n'ai pas vu sa figure, mais la plus jolie taille, le plus joli pied.... Est-ce avec moi que vous allez faire des mystères, marquis? Je vais, du reste, vous raconter non pas ce qui s'est passé dans ma folle cervelle, mais ce qui se passe depuis une heure devant mon nez.

—Le marquis eut un léger tressaillement; puis, a[illegible] grand calme:

—On vous écoute, mon ami.

—J'avais déjeuné rue de Babylone, et je regagnais Paris par la rue du Bac lorsque j'aperçois, à deux pas devant moi, de dos, malheureusement, la plus ravissante silhouette.... Vous n'ignorez pas que rien que la galbe d'une femme suffit à m'emballer?

Le marquis tressaillit encore malgré lui.

—Mais rassurez-vous, mon cher ami! s'écria le prince. Dès le moment que vous avez mis l'embargo dessus!.... Votre voiture arrivait en sens inverse.... Vous ne me soutiendrez pas le contraire?

—J'allais au Bon-Marché où ma femme m'avait donné rendez-vous pour des achats de sellerie. Et je me suis rappelé tout à coup que ce rendez-vous primitivement fixé aujourd'hui, avait été renvoyé à demain.... Vous savez que j'ai parfois des distractions?....

—Que vous vous excusez mal, mon pauvre d'Auseraie!.... Ne dites rien, ça vaudra mieux. Je comprends mon récit.

Votre voiture avait à peine croisé la jolie fille—car, sans avoir vu son museau, je parierais qu'elle est jolie—que vous ordonnez au cocher d'arrêter....

—Il fallait bien que je le renvoie à la maison; ces dames l'attendaient.

—Pourquoi m'interrompre, marquis? Je n'arriverai jamais au bout de mon histoire. Surtout si c'est pour me donner de si piètres [illegible]ons!

—[illegible]onc, vous renvoyez votre cocher à la maison, et vous vous mettez à filer la jolie taille; et moi je me mets à vous filer tous les deux. Rue du Bac, pont Royal, rue des Tuileries, je ne vous ai pas perdus de vue un instant. Arrivés à la rue de Rivoli, la petite dame a eu le geste de quelqu'un qui a oublié quelque chose; la phrase manque peut-être d'élégance, mais est fort claire. Heureusement le Louvre était à deux pas; et elle y est allée. Vous avez eu l'air vexé, comme tout à l'heure devant le Printemps. Vous vous êtes décidé, après une minute, à entrer, vous aussi, dans le magasin. C'était trop amusant pour que je ne vous suive pas. Oh! que vous aviez l'air inquiet, mon ami! vous aviez perdu sa trace. Tout d'un coup, vous filez en bousculant tout le monde, vous sortez par la porte de la rue Saint-Honoré, je vous imite, naturellement; et nous voilà encore tous les trois à la file indienne, un peu espacée il est vrai. Place du Théâtre-Français, avenue de l'Opéra, place de l'Opéra, rue Auber, rue Scribe..... Voilà encore la petite dame qui, au coin du boulevard Haussman, fait le geste de quelqu'un qui a oublié quelque chose, elle doit avoir une cervelle de linotte, et qui entre au Printemps; et, si vous ne m'aviez pas amené jusqu'ici, nous la retrouverions certainement au rayon de passementerie, de la mercerie ou de rubans....

—Pourquoi au rayon de la mercerie ou des rubans? fit le marquis en essayant de rire.

—Parce que, mon cher, ce ne sont que des futilités qu'on peut oublier ainsi. Maintenant, un conseil: avez-vous remarqué ses chaussures?

—Très joli pied, dites-vous.

—Oui, mais chaussures un peu fortes et, sur ces chaussures, une lisière de boue, alors que les rues de Paris sont parfaitement nettoyées de la boue que nous ont causée les pluies de la semaine dernière. Conclusion: la petite dame au joli pied, à la ravissante taille, habite la campagne, tout au moins la banlieue. Vous la retrouverez gare Saint-Lazare, mon cher ami. Voulez-vous, pour ne pas l'effaroucher, que j'aille me mettre en faction près des guichets? Je parie, avant une demi-heure de vous dire pour où vous devez prendre votre billet.

—Ecoutez, Zéran.

—Diable! Vous devenez tragique!

Le marquis lui avait saisi le bras et fixait sur lui un regard d'une extrême dureté.

—Je ne suis pas tragique. Je suis sérieux. Je vous en conjure, ne plaisantons plus. Vous êtes léger, mais homme d'honneur. Votre parole, je vous prie, que ceci demeurera absolument secret entre nous.

Incorrigible gamin, le prince murmura, d'un ton apitoyé:

—Jaloux! Amoureux à ce point.... Ah! mon pauvre ami!... Mystère?.... Discrétion?....

Le marquis haussa les épaules.

—Mettez que je sois amoureux, jaloux, mettez ce que vous voudrez, pourvu que vous me gardiez le secret. Je sais que c'est demander beaucoup à une gazette vivante, telle que vous; mais, au nom de notre ancienne amitié, j'en ai bien le droit, je pense?....

Une expression de belle dignité se répandit sur le visage du prince.

—Comptez sur moi, mon cher ami! prononça-t-il avec cette majesté qui, parfois, le fait ressembler à un cabotin.—Où allons-nous, maintenant?

—Allez où cela vous conviendra, pourvu que vous ne me suiviez plus!

Le prince se remit à rire.

—Adieu, alors. Je vous abandonne à votre passion....

Il s'éloigna, remontant encore le boulevard Malesherbes; mais au bout d'une dizaine de pas il se retournait et, farceur:

—Croyez-moi. Gare Saint-Lazare, ligne de Versailles ou de Saint-Germain....

Le marquis était resté à la même place, indiquant ainsi très nettement qu'il voulait se débarrasser de lui, le voir s'éloigner.

Et, pour plus de sûreté, il descendit ensuite la rue Pasquier, comme s'en allant vers les grands boulevards.

Mais il tournait bientôt à la rue Meuve des Mathurins, remontait la rue de l'Arcade et gagnait la gare Saint-Lazare, où il se dirigeait tout de côté, non pas vers un guichet, mais vers un des employés qui poinçonnent les billets à l'entrée des salles d'attente.

—Vous n'avez pas de chance, dit aussitôt cet employé avec un petit rire goguenard. Elle vient justement de passer, et le train part.

—Vous êtes bien certain que c'était elle?

—Il y a au moins deux ans que je la connais, et c'est comme je vous avais déjà dit il y a quinze jours: elle habite Garches. Elle vient des fois avec une petite fille, mais c'est rare. Presque toujours elle fait le voyage seule.

—Dans combien de temps y a-t-il un autre train?

—A quatre heures quarante-cinq.

Le marquis remercia et récompensa l'employé du renseignement donné.

Puis il quitta la gare, où il courait le danger de rencontrer quelque curieux, quelque méchante langue de la catégorie du prince de Zéran; et il passa une heure à rôder par les rues qui avoisinent le chemin de fer.

Et, vingt minutes avant le départ du train de Garches, il prenait son billet et s'installait sur l'impériale d'un wagon en se plaçant du côté opposé au quai. De cette manière, il échapperait facilement aux regards indiscrets.

Personne ne vint s'asseoir près de lui, du reste. Et il fut vite tombé dans une sombre méditation.

—Cette imbécile de Zéran qui s'imagine que je suis amoureux! murmurait-il.

Sa poitrine se gonflait, son cœur battait à grands coups.

—Ah! qu'est l'amour auprès de ce que j'éprouve?.... Est-ce parce que je dois cacher à tous ce qui se passe en moi que mon émotion est si intense, que je [illegible] que la maman précaution, que je me suis exposé aujourd'hui à être découvert, trahi par Zéran, que je m'en vais si imprudemment à leur recherche?.... Eh! qu'importe?.... Jamais sans doute il ne me sera donné de les serrer dans mes bras.... Mais les voir!.... les apercevoir encore, même de loin... ou rien que connaître leur maison, le jardinet où *sa* fille doit jouer.... Et, qui sait? Si, ûn moment, la petite fille était seule?... Oh!

Au bonheur que, d'avance, cet espoir si vague versait en lui, il se demandait comment il avait pu résister si longtemps au sentiment de pardon, d'indulgence infinie, qui, d'une façon presque brutale, s'était emparé de lui, quinze jours auparavant, lorsque, pour la première fois, il s'était trouvé, en face d'elles, brusquement, au détour d'une rue.

Oh! elles n'avaient même pas fait attention à lui, elles, tellement elles étaient absorbées l'une par l'autre, l'une dans l'autre.

Et sûrement, il ne devait pas exister une autre maman et une autre petite fille si semblables l'une à l'autre, ne faisant si bien qu'un, les yeux tellement dans les yeux que, lorsqu'elles avaient à traverser une rue, la maman grondait un peu:

—Veux-tu bien regarder la chaussée et pas moi! Tu finirais par nous